

que comme une étape sur le trajet de la triste route nationale 4, dans une région marquée des stigmates d'une industrialisation peu soucieuse du patrimoine. Heureusement, depuis quelques décennies, cette région a su remettre en valeur ses atouts – la présence du réservoir du Der n'étant pas, de ce point de vue, le moindre d'entre eux. Mais qui sait qu'autrefois se dressait ici un château médiéval à l'égal des plus importantes forteresses philippiennes champenoises, et que Saint-Dizier fut une place-forte disputée lors des guerres du XVI<sup>e</sup> siècle ? L'enceinte urbaine n'a guère laissé de traces, mais le château a conservé des restes importants, qui viennent d'être remis en valeur, remémorant ainsi les heures glorieuses de la ville.

Dans le cadre de ce programme de remise en valeur, Chr. Corvisier a effectué une étude approfondie de l'histoire et de l'architecture de l'ancienne place, publiée grâce au soutien de l'Association des amis de remparts de Saint-Dizier. Sur le site d'une ancienne *villa* du nom d'Olonne, où fut fondée une église dédiée à Saint-Didier, un château médiéval s'implanta ; vers 1189, il était possédé par la famille de Dampierre, dont l'ascension à la cour champenoise fut remarquable au cours du XII<sup>e</sup> siècle. Guy II, par son mariage avec l'héritière du comté de Bourbon, en 1179, donna naissance à la prestigieuse maison de Bourbon ; l'auteur lui attribue la paternité du château de type philippin qui fut construit, vraisemblablement entre 1180 et 1217, et de l'enceinte urbaine entourant le bourg castral. Par la suite, les domaines champenois de la famille passèrent dans la branche cadette des Dampierre, qui hérita du comté de Flandre en 1244 ; puis ce fut à nouveau une branche cadette qui tint les terres de Saint-Dizier et de Vignory, avant que ces seigneuries ne passent par mariage à la famille de Vergy au XV<sup>e</sup> siècle. Saint-Dizier fut ensuite incorporé au domaine royal, sans doute après un passage dans le domaine des ducs de Bourgogne ; la ville fut définitivement réunie à la couronne en 1488. Par la suite, la place, considérée comme stratégique face aux possessions impériales, fut modernisée par François I<sup>er</sup> qui y fit construire deux bastions ; un siège important eut lieu en 1544, occasionnant des destructions, et des reconstructions. Dès cette époque cependant, le château avait perdu beaucoup de sa superbe ; en 1559, il ne servait plus que de prison pour les tenants de la « religion prétendue réformée ». La place royale survécut cependant ; remaniée tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, elle n'était plus considérée comme un enjeu stratégique, le château s'enfonçant progressivement dans la ruine et l'oubli, malgré la réalisation de travaux hydrauliques, en particulier pour constituer l'étang de l'Ornelle au nord-est. Il fallut l'incendie terrible qui ravagea la ville en 1775, pour que la nouvelle rationalité apportée par les ingénieurs des Ponts

et Chaussées ait raison de l'ancienne enceinte castrale, qui fut percée de part en part par la nouvelle route, la future nationale. La suite ne fut plus qu'aliénations diverses, empiètements et destructions programmées ; mais ce processus redoutable, qui a affecté tant de sites, n'en a pas moins laissé des vestiges tout à fait appréciables du château médiéval et de sa basse-cour.

Ce sont ces restes que Chr. Corvisier s'emploie à faire revivre, après avoir retracé l'histoire du site. L'élément majeur est constitué par la belle porterie à deux tours dont le premier niveau est voûté d'ogives ; elle est flanquée d'un bâtiment du XVI<sup>e</sup> siècle, s'appuyant à l'ancienne courtine. Plusieurs autres tours du château médiéval subsistent, dans lesquelles on retrouve les caractères communs de l'architecture « philippienne », notamment les archères à ébrasement simple couvert de linteau à coussinets ; tour du Saint-Esprit, tour de la Terrasse, tour de la batterie, sont les noms de ces ouvrages qui font contrepoint à ceux, poétiques, des tours disparues – tour de la Sornette, de la Chapelle, de la Vigne et de l'Étang, etc.

Superbement illustré par des reproductions de plans anciens et de gravures, par des photographies et plans de l'auteur, cet ouvrage révèle le passé d'un ensemble jusqu'à présent inconnu des « castellologues » et du grand public.

Jean Mesqui

**Jean-Michel POISSON et Jean-Jacques SCHWIEN (éd.), *Le bois dans le château de pierre au Moyen Âge. Actes du colloque de Lons-le-Saunier, 23-25 octobre 1997 ...*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises (diffusion Picard), 2003, 26 cm, 448 p., fig. en n. et en bl. et en coul., ill., plans, glossaire. - ISBN : 2-84627037-6, 31 €.**

(Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, n° 743, série « Architecture », n° 2)

Comme le soulignent J.-M. Poisson et J.-J. Schwien dans l'avant-propos de cet ouvrage monumental qui fera date, les recherches sur le bois dans le château en France sont en plein essor depuis une vingtaine d'années, notamment grâce à l'archéologie du bâti. Le regretté J.-M. Pesez abonde dans ce sens dans l'introduction générale : « L'analyse des vestiges architecturaux est négligée, mais elle a pris davantage la forme de cette archéologie du bâti qu'on voit aujourd'hui émerger. ».

La vitalité récente du domaine de l'étude du bois dans la construction militaire est confirmée par la multiplication des colloques sur le sujet depuis 1988, jusqu'à celui de Lons-le-Saunier, organisé en 1997 par les deux principales équipes travaillant sur les châteaux de l'est de

la France, celle de Poisson pour la région Rhône-Alpes, celle de Schwien pour l'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine et la Champagne-Ardenne, et dont les Actes constituent le corps de cet ouvrage.

Dans la première partie, consacrée aux sources iconographiques, D. Alexandre-Bidon (« Le bois dans le château de pierre. L'apport de l'iconographie ») reconnaît les limites de l'apport des sources iconographiques médiévales pour la documentation architecturale des châteaux et la représentation des structures en bois, à l'exception des armoriaux du XV<sup>e</sup> siècle qui offrent des images proches du relevé d'ingénieur. L. Lacroix-Billard (« Le bois dans les châteaux de l'Armorial de Revel ») prend ainsi l'exemple de l'Armorial auvergnat où plus de 82% des ensembles fortifiés représentés fidèlement font intervenir le bois comme matériau de construction pour des équipements militaires ou des structures agricoles. Enfin, A. Prévot (« Structures et aménagements en bois dans l'architecture castrale médiévale ») s'intéresse aux photographies et relevés du Centre de recherches sur les monuments historiques (CRMH) qui révèlent les différentes formes de complémentarité ou de concurrence entre le bois et la pierre dans les châteaux des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Dans la deuxième partie, consacrée à l'apport des textes, les travaux réalisés par G. Blicek (« Le bois et sa mise en œuvre d'après les sources comptables ») sur les comptes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles du château de Courtrai (Lille) montrent l'apport de telles sources pour la connaissance des chantiers d'aménagement des structures en bois mais se heurtent à des problèmes de vocabulaire et au fait que le château n'est plus conservé aujourd'hui. P. Gresser (« L'approvisionnement en bois de construction du château d'Orgelet [Jura] à la fin du Moyen Âge »), Ph. Lardin (« L'utilisation du bois au château de Tancarville [Seine-Maritime] au cours du XV<sup>e</sup> siècle »), enfin D. Pitte et B. Le Cain (« Le bois dans la construction à Château-Gaillard [XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle]... ») s'intéressent aux chantiers d'aménagement des structures en bois renseignés dans les comptes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles de divers châteaux, fournissant respectivement des détails sur les facteurs naturels et humains responsables de travaux. À une échelle plus large, P.-Y. Le Pogam (« L'utilisation du bois dans les châteaux normands du XV<sup>e</sup> siècle. L'apport des textes à propos des aspects résidentiels »), E. Chalmin-Sirot et J.-M. Poisson (« Le bois dans les châteaux et maisons nobles de Savoie et de Bresse d'après les comptes de châtellenies ») confirment la richesse documentaire des comptes de châtellenie pour connaître les nombreuses utilisations du bois dans le château.

Sur un plan plus thématique, O. Chapelot (« Bois sec, bois vert, vraie ou fausse question ? ») s'intéresse à la provenance, à la transformation et à l'utilisation du bois vert et du bois sec dans l'architecture militaire médiévale, documentées par les textes, et prône l'utilisation de la dendrochronologie sur le terrain. E. Jacquier (« Échiffé et fenêtre flamande. Deux éléments prépondérants de la défense dans les châteaux bourguignons au XV<sup>e</sup> siècle ») distingue dans les textes les *chaffauds* ou *échiffes*, désignant généralement les hourds, et les fenêtres flamandes, toitures percées de hautes lucarnes à cheval, qui se côtoient au XV<sup>e</sup> siècle comme éléments ponctuels de la défense.

La troisième partie traite des différentes utilisations visibles du bois dans le château médiéval étudiées par l'archéologie du bâti. Le rôle structurel du bois est souligné par plusieurs articles : celui de Ph. Bernardi et A. Hartmann-Virnich (« Bois de cintrage et "cintres de pierre" dans la construction des voûtes gothiques. Remarques sur quelques exemples de châteaux provençaux ») sur l'utilisation de bois de cintrage sous l'intrados des voûtes d'ogive lors de leur construction ; celui de F. Doperé et W. Ubregts (« Le bois dans la structure architectonique des donjons et châteaux en pierre à travers les Pays-Bas méridionaux ») sur le rôle de renfort joué par des radiers composés d'assises de troncs de hêtre, dans les fondations de châteaux ; ceux de M.-P. Estienne (« Les chaînages de bois du donjon de Verclause [Drôme] ») et de J. Curacull (« Le bois comme élément de renfort de l'architecture militaire. Réflexions à partir de trois exemples bretons ») sur la fonction de renfort de poutres insérées dans la maçonnerie perpendiculairement ou parallèlement par rapport au plan du parement.

La fonction défensive du bois est logiquement centrée sur les systèmes de défense sommitaux (hourds, galeries...). I. Darnas (« Quelques exemples de systèmes défensifs en bois en Gévaudan médiéval, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle ») présente ainsi les trous de boulines trahissant la présence ancienne de tels systèmes défensifs dans quatre châteaux médiévaux de Lozère. D. de Raemy (« Les toitures défensives du château d'Yverdon [vers 1275, reconstruites en 1380-1382] ») s'intéresse aux dispositifs coupe-feu adoptés pour les toitures d'un château du XIV<sup>e</sup> siècle. J.-O. Guillhot (« Poivrières, créneaux, hourds et bretèches. La couverture et la défense sommitales des donjons lyonnais du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle ») traite de la transition des hourds en bois aux bretèches et aux mâchicoulis en pierre entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle dans les donjons lyonnais. P. Hoffsummer (« Quelques réflexions à propos des possibilités d'analyses dendrochronologiques de châteaux de pierre du sud-est de la Belgique ») aborde la question de l'analyse dendrochronologique des deux plus beaux

hourds du sud-est de la Belgique, de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, qui coiffent les tours des églises de Theux et de Bastogne. T. Poklewski-Koziell (« Du château de bois au château de brique en Grande Pologne, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle ») explique l'abandon progressif du *grad* (château de terre et de bois) pour le château de pierre ou de brique entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin S. Uhl (« Eine Fachwerkkonstruktion des frühen 14. Jahrhunderts auf Schloss Gomaringen ») décrit une structure résidentielle et défensive en bois en saillie sur l'enceinte du château de Gomaringen (XIV<sup>e</sup> siècle).

Le rôle du bois dans l'aménagement intérieur n'est pas négligé avec T. Mc Neill (« Flooring systems in the round towers of Wales and Ireland around 1200 ») qui traite des différentes sortes de planchers conservés dans les tours rondes du Pays de Galles et d'Irlande.

Enfin, le chantier de construction fait l'objet de deux articles complémentaires, celui de J. Koch (« Bois d'échafaudages et de construction au château de Kaisersberg [Haut-Rhin] ») énumère les différentes essences utilisées dans le chantier, et celui de N. Reveyron et de J. Tardieux (« Échafaudage et donjon. Méthodologie, problématique et spécificité ») décrit les trois types généraux d'échafaudage propres à l'architecture défensive médiévale.

La dernière partie de l'ouvrage exploite les données de l'archéologie stratigraphique souterraine qui met à jour des vestiges de structures résidentielles ou défensives en bois au sein ou à proximité des châteaux : D. Barz (« Schlüssel/Klingenmünster. Holzkonstruktionen in einer Burg des 11./12. Jahrhunderts ») évoque les fouilles successives dans le château médiéval de Klingenmünster qui ont permis de dégager une tour d'habitation avec plafond initial en bois ainsi que les vestiges de maisons en bois ou à colombage. F. Blary et V. Durey-Blary (« Le château de Château-Thierry du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. La place du bois dans la construction et les aménagements ») soulignent l'importance du bois dans les porteries du château de Château-Thierry entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle comme sas de filtrages mobiles (ponts-levis, herses, portes...). A.-M. Flambard Héricher (« L'utilisation du bois au château de Vatteville-la-Rue [Seine-Maritime] ») révèle la trace d'une plate-forme ceinte d'une palissade peu élevée sans chemin de ronde appartenant au château de Vatteville-la-Rue (fin du XI<sup>e</sup> siècle). Enfin R. Kill (« La place du bois dans l'approvisionnement en eau des châteaux forts ») énumère, au travers des témoignages révélés par l'archéologie, la prépondérance du bois dans les structures de puisage, de transport, d'acheminement et de réception de l'eau dans les châteaux médiévaux de l'est de la France, de l'Allemagne et de la Suisse.

L'ouvrage – véritable « bible » de la construction en bois dans le château médiéval – a pleinement réussi sa mission de réhabilitation de la place du bois dans le château de pierre, en montrant l'avancée importante des recherches menées en Europe de l'Ouest ces dernières années dans les domaines de l'iconographie, de l'étude des textes, de l'observation du bâti et de l'archéologie. Il encourage l'essor des travaux sur cette thématique dans des domaines tels que la dendrochronologie, l'étude environnementale, l'archéologie, et lance des appels en faveur d'études sur l'économie du bois, sur la proportion pierre/bois dans les édifices et sur la forêt en tant que telle. Sa lecture, affinée grâce à un grand nombre d'illustrations, à une présentation de belle qualité et à un glossaire technique de la construction en bois dans les dernières pages, change notre regard sur les châteaux médiévaux, chefs-d'œuvre militaires accomplis qui nous apparaissent aujourd'hui comme de puissants chênes privés de leur ramure.

J. Burnouf conclut fort justement : « Le château de pierre n'est pas la traduction en pierre (en dur) d'un hypothétique ancêtre en bois, puisque l'archéologie comme les sources écrites montrent qu'il y a coexistence permanente des deux matériaux durant tout le Moyen Âge. »

Benjamin Michaudel

**Hugh KENNEDY (éd.), *Muslim Military Architecture in Greater Syria from the Coming of Islam to the Ottoman Period*, Leiden-Boston, Brill, 2006, 24,5 cm, 323 p., nombr. fig. - ISSN : 1385-7827, 130 €.**

(*History of Warfare*, vol.35).

Le colloque tenu à Alep sous la direction d'H. Kennedy avait pour but de faire le bilan de la recherche sur la fortification dite musulmane en Syrie, Jordanie, et en Turquie méridionale, menée par les différentes équipes et universitaires internationales : les actes de ce colloque viennent d'être publiés, et ils méritent d'être signalés malgré leur prix prohibitif.

Le champ couvert par ce colloque était très vaste, allant de la fortification omeyyade jusqu'à la fortification ottomane ; ceci permet de disposer d'une collection de contributions très diversifiées. Je retiendrai la bonne synthèse de D. Genequand sur les fortifications omeyyades, dans la continuité de traditions entretenues depuis l'époque romaine, ainsi que les nouvelles interprétations relatives au fameux château du désert de Qasr Hallabat (Jordanie) due à I. Arce. D. Whitcomb fournit une analyse pertinente de l'enceinte urbaine de Ayla (Jordanie) récemment révélée par des fouilles américaines.